

Le Nord qui est nature qui est féminitude (Images d'Yves Tessier)

Christian Morissonneau

Volume 26, Number 68, 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/021561ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/021561ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Morissonneau, C. (1982). Le Nord qui est nature qui est féminitude (Images d'Yves Tessier). *Cahiers de géographie du Québec*, 26(68), 241–246.
<https://doi.org/10.7202/021561ar>

LE NORD QUI EST NATURE QUI EST FÉMINITUDE

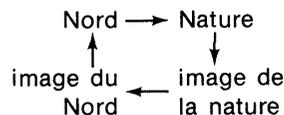
par

Christian MORISSONNEAU

*Département de géographie, Université du Québec à Montréal
C.P. 8888, Succursale A, Montréal, H3C 3P8*

Les images ont la vie longue. Les mêmes structures affectives, les mêmes structures poétiques sont présentes dans les cerveaux des hommes depuis longtemps. Ces cerveaux s'inspirent inconsciemment des mêmes images que celles des ancêtres culturels judéo-chrétiens et même païens ou gréco-romains. Le comportement peut changer, le discours également, la même structure profonde continuera d'agir.

Louis-Edmond Hamelin a fait, dans son livre *La nordicité canadienne*, bon cas des images dans la perception du Nord. J'insisterai ici sur l'imagerie profonde de la nature associée à l'imagerie du Nord dont la première devient alors le fondement. Le Nord, c'est la nature ; l'on verra ce qu'est la nature comme image et ce qu'elle entraîne avec elle à son tour comme image et idéologie du Nord.



Interrogeons-nous d'abord sur l'image de la nature et sur l'imagerie que secrète cette ample notion. Depuis Platon, au moins, la nature est ce qui n'est pas humain, mais que l'on distingue bien de la matière. La matière, c'est le hasard, quelque chose qui n'a rien à voir avec les conduites humaines. Mais si l'entendement découvre une ordonnance quelconque, cet ordre reconnu est dit naturel... Il existerait ainsi trois univers : la culture, la nature et la matière. La nature se définit par rapport aux deux autres comme une sorte d'intermédiaire qui n'appartiendrait ni aux actions humaines ni aux faits matériels. Les philosophes qu'on peut appeler naturalistes ont toujours défini la nature comme autre chose que les productions culturelles et que les hasards matériels. La roche roule sur une pente que la pluie a érodée et l'homme bâtit une maison ou une église : entre ces deux « événements », il y aurait ainsi la place pour un type d'événement ou d'activité irréductible à l'un et à l'autre : l'« activité » naturelle, par exemple le sapin qui croît à l'ombre des bouleaux. La nature se définirait par la négative, par ce qu'elle n'est pas, entre deux « ordres » hasardeux, donc des désordres : les aléas de l'histoire des hommes et le hasard de la matière. La nature serait de l'ordre de la nécessité ; elle n'a pas de définition en plein mais comme aurait pu dire un Galilée naturaliste : « Et pourtant le sapin pousse ! » Il est vrai que ce qu'on a du mal à définir est invisible. Déjà, le philosophe Héraclite disait que la nature aime à se cacher

et la plupart, philosophes et poètes, reprennent cette sentence et, de l'image de nature qui se cache, glissent à l'image de femme pudique. L'image de la Terre-mère était vieille comme l'humanité; l'image de la nature latente — femme pudique — lui est devenue concomitante depuis l'Antiquité. Cette image de la nature est utile fondait en partie l'imagerie de la féminité. La pudeur associée à la femme idéologiquement car elle élargit le mystère entre l'observateur et l'objet. Plus encore, elle permet de repousser des faits qui répugnent à la sensibilité des penseurs. C'est attenter à la pudeur que de forcer la nature-femme à dévoiler ses mystères ou d'exploiter brutalement ses ressources... L'image de la nature a aussi une autre fonction morale: elle peut faire porter la culpabilité. En effet, la nature, quand elle est vue comme la pureté et la bonté par excellence, pose le mal qui lui est opposé et la conscience de la responsabilité humaine à ce mal — le mal par excellence — et la culpabilité. Cette image de la nature renforce le dualisme moral de plus en plus marqué depuis la fin du XVIII^e siècle occidental: le primitivisme contre la civilisation, la transparence contre les habitus sociaux, la pureté contre la pollution, etc. On peut remonter loin dans le temps, jusqu'à Diogène et autres contempteurs de la société grecque du temps, cherchant l'homme véritable (entendu l'homme «naturel»). Leurs condamnations sortent encore de la bouche ou de la plume de certains de nos critiques sans doute habités par la même image de nature. Cette image, parce que floue, engendre une imagerie fort riche. J'y reviendrai plus loin.

L'IMAGE DU POLITIQUE

Le Nord du Québec, territoire sans bornes, quasi inhabité au XIX^e siècle, est évidemment le lieu naturel par excellence dans la conscience québécoise. Depuis l'image de la Terre promise qu'une certaine élite essayait de mettre dans la tête du peuple qui passait les frontières, jusqu'à l'image de pureté intouchable de certains écologistes et anthropologues, l'image profonde du Nord est bien celle qui se substitue comme un calque à celle de la nature, je veux dire celle de la Femme, tantôt accueillante, tantôt intouchable, tantôt violée mais toujours l'image de la féminité. Autrement dit, dans l'inconscient des Québécois, le Nord serait-il Femme?

Dans les années qui ont suivi la rébellion écrasée de 1837-38 et le rapport Durham, la menace de l'assimilation des Canadiens du Saint-Laurent est probable. Ces mêmes Canadiens commencent à partir là où sont les emplois salariés, si mal rétribués soient-ils, c'est-à-dire en Nouvelle-Angleterre dans les manufactures de coton puisque les terres sont surpeuplées et que les villes laurentiennes ne sont pas suffisamment industrialisées pour éponger le surplus démographique du monde rural. Le Canada français disparaîtrait-il, assimilé ou vidé de ses habitants français-catholiques? Vint alors le désir d'un ailleurs où prolonger ce Canada en péril d'ethnocide, où canaliser la partance, où se protéger, se retrouver entre soi dans un territoire sans partage, et survivre dans la solidarité retrouvée, toutes les contradictions évanouies. Cet ailleurs est aux portes, c'est le Nord encore intouché par l'Anglais sinon par la Hudson's Bay Co. Et la représentation du Nord comme Terre promise se construit dans certaines têtes cléricales et politiques. Le mythe du Nord est rassurant, porteur d'espérance: cette Terre où nous serons entre nous, pour devenir enfin nous-mêmes par nous-mêmes, c'est l'image de la Femme qui donne des enfants, la Terre-mère par excellence, le lieu possible de la fusion sociale, le retour à l'unité perdue. De plus, ce Nord maternel donnera beaucoup, il sera généreux, il nous protégera et nous permettra de grandir. Aucune partie du territoire québécois n'a alimenté une telle imagerie. À la limite, c'est la fuite du réel difficile et contradictoire

L'INGÉNIEUR



*Tous les matériaux ont été puisés
dans une terre revêche
que l'on a dû éventrer,
agresser,
violer.*

LE CHERCHEUR-EXPERT



*La nature est enfer
quand elle porte
le mal de l'action.*

*Le Nord
est le miroir
de la société québécoise,
il est le reflet
de sa capacité d'action,
de ses renoncements
ou de son espérance.*

L'ONTOLOGIE ET LE NORD

par
Yves Tessier

Bibliothèque de l'Université Laval
Québec.

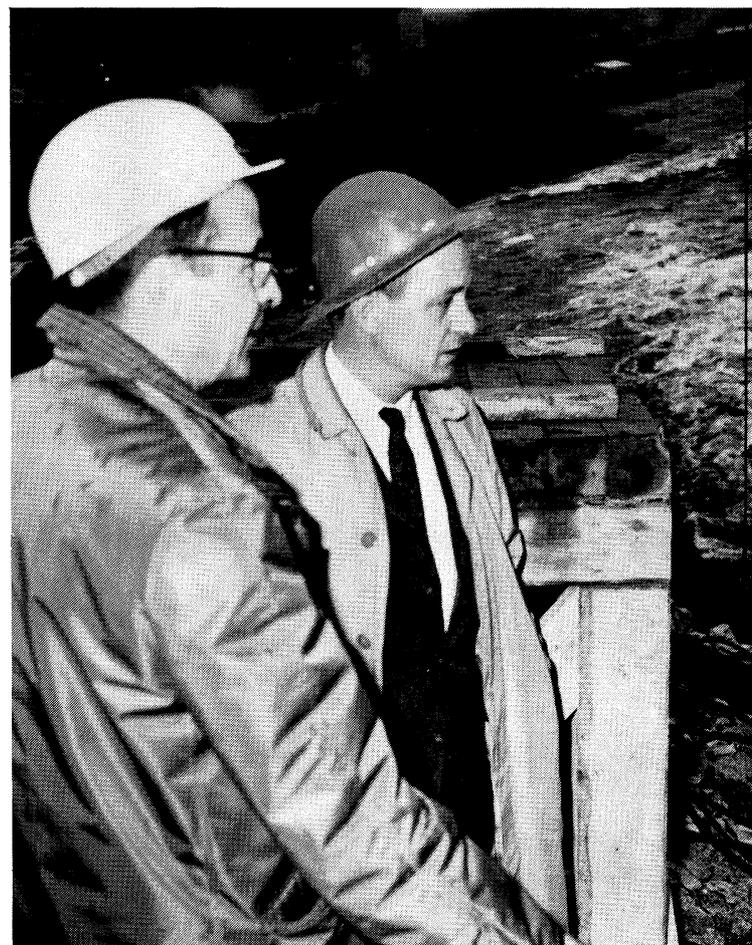
*L'image
qu'on se fait d'un lieu
est image de soi.*

LA NATURE



*La pudeur de la nature
est utile idéologiquement
car elle élargit le mystère
entre l'observateur et l'objet.*

L'HOMME POLITIQUE



*Le Nord sera la mère
du nouveau nationalisme,
celui d'aujourd'hui,
fondateur d'une identité nouvelle,
la nordique.*

du Sud. La mère est toujours là, qui accueille et sait panser les plaies, avec chaleur et discrétion, sans limites... C'est le retour au primordial, aux origines, paradis perdu toujours repromis. Le Nord nous fera parvenir à la maturité économique et à la maturité politique, c'est-à-dire nationale. Le Nord sera la mère du nouveau nationalisme, celui d'aujourd'hui, fondateur d'une identité nouvelle : la nordique — en plus de celle de canadien-français-catholique. Le retour au sein original est gage d'une nouvelle naissance/croissance, la première, française et laurentienne, stoppée par l'intrusion britannique. En effet, du curé Labelle au Premier ministre René Lévesque, en passant par le Premier ministre Robert Bourassa des années 1970, c'est le même discours mythique exprimé en termes de développement. Pour le prélat, il s'agissait du salut de la race, pour MM. Bourassa et Lévesque, il s'agit du progrès de la nation et tous s'entendent sur l'image du Nord à la nature si prometteuse. Ici, l'image de la nature ne doit pas être considérée comme une erreur, c'est-à-dire comme quelque chose de faux, mais plutôt comme une illusion. L'erreur impliquerait une neutralité affective, alors que l'illusion ou le mirage est d'abord un élément du désir, si l'on suit Freud qui voit l'illusion comme dérivée des désirs humains. Quand l'abbé Paradis, missionnaire-colonisateur, dans sa lettre au capitaine Bernier, écrit que « notre race au tempérament de fer et d'acier a toujours eu la vertu de l'aimant » [ce qui expliquerait son attirance vers le Nord]... il ne prononce pas un énoncé faux. Et toutes les déclarations faites pendant des décennies par les propagandistes nordiques, de Buies, Langelier ou Montigny et Nantel jusqu'au ministre des Richesses naturelles, donnent à voir le même désir. Ces discoureurs politiques ne se trompent pas parce qu'ils ignorent plus ou moins ce qu'est effectivement la dite nature nordique généreuse, mais parce qu'ils désirent. Leurs images, qu'ils construisent pour les autres têtes, ne sont pas les images d'hommes qui se trompent parce qu'ils s'illusionnent. Les images du désir ne se bâtissent jamais en formulation précise qu'on pourrait réfuter rationnellement. L'homme de la rue sait bien que l'homme politique ne se trompe jamais en précisant trop ce qu'il dit. Ce défaut qui porte sur l'objet de croyance assure la spécificité et la pérennité de l'image nordique ; il lui donne l'irréfutabilité.

L'imagerie nordique des hommes politiques est irréfutable parce qu'irrationnelle, parce que de l'ordre de la croyance, parce que au-delà d'une confirmation ou infirmation tirée de l'expérience. Dans cette illusion nordique, le désir se suffit à lui-même : il n'attend rien de la réussite ou de l'échec des actions posées dans le Nord ; qu'on puisse critiquer les mouvements de colonisation en Abitibi ou la construction des barrages à la Baie James ne change rien à l'affaire. L'illusion ne se nourrit pas de réussite ou d'échec, d'où l'immensité de la surprise lorsque l'action confirme ce qui n'était que croyance. L'intensité avec laquelle on exprime cette surprise montre alors combien la croyance aurait pu faire l'économie de la démonstration par les faits. La surprise, ce sont les colons qui s'installent et qui restent malgré tout, jusqu'aux abords du parc de La Vérendrye et même jusqu'à Val-Paradis et ce sont les revendications des Cris devant la mainmise territoriale pour le projet hydro-électrique.

L'IMAGE DE L'INGÉNIEUR

J'ai laissé de côté l'image nature-nordique-femme mais j'y reviens en rappelant qu'on peut retrouver dans cette imagerie comme une vision catholique et une vision protestante de cette nature-femme. La vision catholique — du moins celle des Québécois — rejoint davantage une vision prométhéenne : la nature doit être exploitée, aménagée pour le plus grand bien du groupe. Le curé Labelle n'a pas le regard catamineux, il a davantage celui des ingénieurs — ceux qui font et défont. Labelle, il y

a plus d'un siècle, en appelle au développement sans une seule image attendrissante ou trouble de pureté naturelle à respecter. Cent ans plus tard, pour les planificateurs et les ingénieurs de la Baie James — si l'image de la nature-femme est quelque part en leur tête, c'est bien celle d'une femme qu'on approche et à qui on fait des enfants, de gré ou de force. À la limite, c'est la femme docile, avec qui l'on a les relations qu'on veut, quand et comment l'on veut si l'on met le prix ; c'est la prostituée. Pour certains, elle ne mérite pas respect. La nature est devenue putain. C'est la deuxième image du Nord : la femme dont on use sinon abuse. Le glissement se fait imperceptiblement de la Mère nourricière à la Femme reproductrice et jusqu'à la femme irrespectable ; du politicien à l'ingénieur, double-image nordique qui se distingue l'une de l'autre ou se confond. Quand, dans le journal *Le Devoir* (2 mai 1979), la journaliste Marie Laurier décrit le grand-œuvre de la Baie James, elle retrouve l'image que la nature n'a pas à être respectée pour ce qu'elle n'est pas : « ... tous les matériaux ont été puisés dans une terre revêche que l'on a dû éventrer, agresser, violer. Oui il y a de quoi s'émerveiller de ce que peut accomplir le génie de l'homme... » Une femme présente ainsi au mieux l'image de l'action de l'ingénieur. Toute une imagerie profonde est là, dans cette image « spontanée ».

L'IMAGE DU CHERCHEUR-EXPERT ÉCOLOGISANT ET ANTHROPOLOGISANT

Sont venues les critiques inspirées par une imagerie différente, largement extraites d'une vision du monde sans doute chrétienne mais qui me paraît plus spécifiquement protestante ou mieux puritaine. Je parle de la critique qui obéit au schéma intellectuel et moral de l'examen de conscience et du remords qui lui est conséquent et je m'en tiens seulement — c'est important — à ceux que je désigne comme experts écologistes et anthropologistes, un peu comme on a pu parler un temps de sociologue déboisant. Cette critique commence par dévoiler, par arracher les voiles pour trouver non pas la nudité mais la plaie cachée et cet examen « clinique » s'achève inexorablement par un jugement. Pour cette conscience religieuse étendue à la critique contemporaine, connaître le monde, c'est le juger, c'est le condamner. Ces critiques ont hérité du protestantisme non la transcendance, l'affirmation d'une autre réalité et d'un monde non terrestre, mais la négation du monde et l'horreur du réel « trop » humain. Résonnent alors les écrits et interventions aux médias, les anciennes insultes du christianisme naissant. C'est le remords et la culpabilité qui poussent ces nouveaux pleureurs mondains. Ces chercheurs-experts sont habités d'images infernales sinon apocalyptiques. Il n'est pas question ici de faire le bilan de ce que ces chercheurs disent et font dans le Nord mais de ce qui les inspire, c'est-à-dire non les faits mais les jugements sur ces faits. Je critique ici l'aspect de la recherche qui se sent coupable de l'action humaine, ce qui ne veut pas dire que la recherche a-critique est à l'abri, elle, de toute critique, ne serait-ce que parce qu'elle se pense neutre et au-dessus de toute détermination autre que le noble but de connaissance.

Ce qu'il y a d'intéressant, dans l'imagerie nordique de la nature, c'est qu'elle nous en apprend aussi sur la « recherche savante » et sur l'affectivité humaine. En premier lieu, l'image de cette nature-vierge intouchable et salie laisse l'hyper-sensibilité s'exprimer, se montrer comme une pensée pleurnicharde et culpabilisée-culpabilisante. Sans cette image de nature, la conscience malheureuse serait demeurée en chacun des discoureurs et on ne l'entendrait pas. La nature, image de pureté souillée, permet de passer de l'idée d'un monde horrible à l'idée d'un monde condamnable. La nature est enfer quand elle porte le mal de l'action. De nombreux critiques dits engagés se

couvrent de cette morale rongée par le ver de la mauvaise conscience. C'est la même haine de Paul de Tarse contre le monde incarné : toujours déprécier le monde, inventer un enfer et condamner la vie. Cette idée-là exploite plus les gens concernés (les Indiens par exemple) qu'elle ne les aide : elle augmente l'inquiétude et la douleur et accroît la puissance des prêtres, aujourd'hui celle des experts. L'expert écologiste ou anthropologiste devient le grand intercesseur entre les savoirs sur la nature ou sur l'indianité et le commun des mortels. Il sait mais ne veut pas connaître, donc ne nous entretient pas de la nature ou de l'Indien en soi mais d'un discours sur la nature et sur l'Indien, comme les prêtres le faisaient de la Femme. Cet expert-chercheur prétend au vrai savoir, à l'objectivité et cache, sous des discours soi-disant inspirés par la nécessité, ses jugements de valeur et ses propres images. L'expert de cette sorte se présente, la plupart du temps, ouvert au monde et même au progrès ; en fait il se sert de cette dite ouverture d'esprit pour imposer son étroit moralisme. La rigidité avec laquelle il oblige l'homme d'action à choisir entre l'inaction et la culpabilité est le signe le plus souvent d'un immoralisme profond de prédicateur de morale. Une morale, pourquoi pas ? Les sociétés ont toujours observé une éthique. Mais chez l'expert, c'est une morale inhumaine, angélique, celle-là même qui assigne aux humains l'inhibition vitale. Ce chercheur est devenu le Grand Intercesseur-Inhibiteur. Il ne lui manque que l'habit clérical. Ce clerc d'aujourd'hui risque de partager avec le porteur de soutane d'hier la même image non seulement de Femme-pure-à-ne-pas-toucher, mais encore, bien que plus subtilement, de Femme synonyme de mal. Mais le même critique plaintif prétend voir le monde tel qu'il est et rejette l'imagerie qui pourtant lui mange le cerveau. Il nie la vie et il est en même temps indécent, car il veut voir par le trou de la serrure, comme en ferait d'une femme un quelconque voyeur. Le Grand Inhibiteur est un hypocrite. Il regarde par le trou de la serrure mais comme tous les voyeurs, l'œil (l'intellect) seul se complait au spectacle ; il ne veut pas qu'on touche à cette Nature-Femme-Vierge que lui seul doit dévoiler, de loin.

L'inquisition écologiste et anthropologiste n'a pas le pouvoir physique contraignant, elle a celui du verbe qui culpabilise, qui donne mauvaise conscience : « Oui ou non, allez-vous nuire à la nature avec votre projet ? » Même question au sujet des Indiens, considérés comme enfants libres de la nature, hommes « naturels » s'il en fut ; qui, effectivement et malheureusement, font plutôt partie du *data* dans les trop fameuses études d'impact. Là encore, les Indiens et les Inuit sont intéressants pour l'amérindianiste en tant qu'objets de savoir à garder pour soi ou en tant qu'images vivantes de la pure nature intouchable. Cette interrogation sans appel ne rappelle-t-elle pas certain questionnement entendu dans l'intimité sombre et sourde du confessionnal ? La notion de péché n'est pas loin et le refus de l'absolution est même dépassé. C'est l'excommunication : « Au nom de la science, je vous condamne pour impureté... » Cette femme est intouchable : elle est et doit demeurer vierge. Décidément non, le Nord n'est pas objectif, il est rempli d'images.

Le Nord, aujourd'hui, au Québec, permet à certains experts d'exprimer leur dégoût du pays réel. C'est la constante la plus significative de cette imagerie Nord-nature ; elle trahit une morosité généralement inavouée. Derrière la critique de telle ou telle forme de la modernité : la centrale hydro-électrique, la moto-neige et les boîtes de conserve chez les Indiens, la pollution, la détérioration des authenticités passées, se cache un trouble encore plus profond et inquiétant : le refus du présent. Et du barrage à l'Inuk, leader politique qui entre dans l'univers des classes sociales en sortant d'une histoire qu'on voudrait geler, on ne reproche pas tant aux formes de la quotidienneté contemporaine d'être telles, que d'être présentes, c'est-à-dire d'être ici et maintenant, d'être des faits. Et les experts plaintifs refusent les faits — le réel contemporain — qu'ils retrouvent dans la dite nature et chez les dits enfants de la

nature. C'est cela le refus des amoureux transis de la nature : ils approuvent bien l'existence, mais à l'exception de l'existence actuellement présente. Seuls le passé et le futur intéressent ceux qui partagent la même image de la nature « naturelle ».

Pour terminer, il me semble que je peux poser l'image de la nature comme une fabrication idéologique. Il est évident que je ne retrouve pas chez tous les chercheurs ce naturalisme gêné mais plutôt une approbation du réel. Cette approbation ne couvre pas les erreurs et n'empêche pas la critique, mais pas au nom d'une illusion. Le Nord fait jaillir d'autres images. Il dépend des têtes. L'optimisme ou le pessimisme surmonté du curé Labelle au XIX^e siècle et celui de certains hommes d'action ou savants contemporains demeurent pour moi des gages de la vitalité de la recherche ou d'une vision politique. Mieux vaut la joie de connaître et de faire que mépris du monde. L'image qu'on se fait d'un lieu est image de soi. Le Nord est le miroir de la société québécoise, il est le reflet de sa capacité d'action, de ses renoncements, ou de son espérance.